
Lumières sur les termes de couleur en gbáyá bòdòè (République Centrafricaine) et en créole palenquero (Colombie)

Yves Moñino

CNRS, Inalco, EPHE, Llakan, UMR 8134, F-75214 Paris, France
ymonino[at]orange.fr

Dans la théorie psycho-génétique des couleurs de Berlin et Kay (1969), il s'agit de réunir une liste fermée de termes qui centrent la référence sur la qualité physique observée dans les régions saturées du spectre, hors de toute autre considération. Les « termes de base » ainsi isolés artificiellement sont des encodages approximatifs d'une terminologie technique indépendante des langues et cultures particulières, et non des segments de langues particulières. Cette théorie est implicitement fondée sur le présupposé ethnocentriste que « tout terme de couleur de toute langue naturelle désigne une portion plus ou moins grande du spectre des couleurs », selon la définition de Martinet (1960). Berlin et Kay ont certes fait une découverte importante de type universaliste, mais elle ne se situe pas dans les langues comme ils le pensent, encore moins dans leur évolution¹, sinon dans le fait que les hommes perçoivent de préférence les zones focales saturées, et qu'ils sont tous capables de trouver dans leurs langues des mots qui *peuvent* se prêter à une opération de codage de ces zones (Wald, 1978). Ce qui est universel, c'est l'aptitude de tout être humain à s'adapter à un protocole d'enquête (ici la présentation d'échantillons colorés assortie d'une demande de glose) et d'extraire des mots de sa langue pour répondre à l'enquêteur en forgeant ainsi un métalangage technique. Mais cela ne démontre en aucune façon que les termes ainsi obtenus dans une langue naturelle ont bien pour fonction de dénommer des zones focales du spectre des couleurs, ni que cet enjeu soit un donné culturel de type universel.

1. Rappelons que pour Berlin et Kay, il existe onze couleurs psycho-physiques qui sont les points focaux perceptifs de tous les termes de base de toutes les langues, et que les onze termes correspondants s'acquièrent progressivement selon un ordre universel donné, leur augmentation allant de pair avec l'accroissement de la complexité culturelle et technologique des sociétés, ce qui conduit Berlin et Kay à distinguer sept stades d'évolution (le septième est évidemment celui de l'anglais) : « blert » est la traduction de « grue » ; il s'agit d'un seul terme englobant {bleu + vert} (tableau 1, en annexe).

De nombreux travaux d'ethnolinguistique ont été consacrés au problème des noms de couleurs dans les langues africaines (Caprile, 1971 ; Guedou et Coninckx, 1986 ; Tornay, 1978 ; Thomas, 1989). Ils montrent que le vocabulaire des termes considérés en français comme noms de couleurs ne réfère pas à des zones du spectre, mais à des surfaces et à des luminosités avec des valeurs affectives (positives ou négatives) indissociables de leur perception physique.

L'objet de ce travail prolonge et approfondit la critique de la vision ethnocentriste exposée plus haut. Cette critique est menée à travers l'analyse et la comparaison de la conception de la couleur des Gbáyá bòdòè de la République Centrafricaine (RCA) et de celle des descendants d'Africains du village de San Basilio de Palenque, en Colombie. Elle se fonde sur la double perspective suivante :

- relativiste, car on décrit des organisations linguistiques singulières du champ de la couleur, en ce qu'elles ne s'appuient pas sur des zones focales saturées pour se constituer ;
- universaliste, car elle tente de mettre à jour des invariants cognitifs qui ne sont pas fondés sur le découpage du spectre de l'arc-en-ciel mais sur les effets de luminosité que les groupes humains organisent en combinaisons très différentes et en symbolismes parfois opposés. Elle tente également de rendre compte de l'aptitude cognitive des locuteurs à utiliser des mots de leur lexique pour répondre aux divers stimuli venus d'un ailleurs où le référent principal est la zone focale stable (tissus, vaisselle en plastique, paquets de cigarettes, demandes de dénominations à partir d'échantillons colorés...). Après tout, voilà plus d'un siècle que les Gbáyá et les Occidentaux vivent sur la même planète, et le relativisme culturel s'en ressent. Dans le cas des « nèg'marrons » de Palenque, c'est même de plus de trois siècles de cohabitation avec les descendants de colons espagnols qu'il s'agit.

Les termes de couleur en gbáyá

La conception de la couleur des Gbáyá bòdòè est dégagée d'abord à partir de la structuration sémantique, lexicale et morphologique des termes de la langue qui ont à voir avec les couleurs dans leurs composantes (clarté, tonalité et saturation), leurs combinaisons (surface unie, mélangée ou composite) et leur caractérisation (stables ou en devenir) ; ensuite à partir de l'examen des sens figurés de ces termes, et enfin des principaux symboles qui leur sont attribués par les locuteurs.

Les données présentées ici ont été recueillies lors de plusieurs séjours (cinq ans entre 1969 et 1977) en pays gbáyá bòdòè, au village de Ndóngué bòngòwèn (RCA), par la méthode de l'observation participante et l'enregistrement de

conversations spontanées, de récits historiques, d'explications sur diverses techniques (notamment l'habitat, la poterie, la métallurgie), de rites et de chants, tous transcrits et traduits. L'analyse présentée ici procède donc du vaste corpus recueilli et du fait d'avoir partagé longtemps la vie quotidienne des Gbáyá, mais elle est confrontée aux données d'une enquête spécifique de deux mois effectuée en 1986 au même village, à partir de conversations sur le thème des couleurs avec un groupe de locuteurs, puis de 100 cartons colorés du nuancier Pantone de Letraset, échantillons qu'ils devaient nommer et ensuite classer par paquets de familles de couleurs². Cette enquête a permis de confirmer et de compléter les hypothèses élaborées auparavant, et aussi de mesurer les effets linguistiques provoqués par une situation pour le moins inhabituelle.

Les Gbáyá bòdòè constituent une alliance clanique d'environ 5000 personnes, réparties entre une dizaine de villages, dans la région de sources et de savanes boisées des premiers contreforts de l'Adamawa, à environ 900 m. d'altitude. Ils cultivent du manioc, du sésame et des ignames, mais la chasse, pratiquée surtout en saison sèche, était l'activité la plus valorisée. Le travail du fer est remarquable, tant par la maîtrise technique que par la qualité des produits des fondeurs et des forgerons. La poterie se distingue par de grandes jarres décorées fabriquées par les femmes. On notera l'absence de spécialistes institutionnalisés, tant dans l'artisanat (forgerons, potières, travailleurs du bois) que dans les champs politique, militaire, médical ou religieux. L'organisation sociale repose sur le clan exogame patrilocal et patrilineaire, scindé en lignages, un même clan étant souvent réparti entre des villages différents. L'alliance clanique est l'unité politique la plus vaste que l'on rencontre chez les Gbáyá (pas chez tous), mais sa fonction sociale a bien changé : d'organisation de défense militaire face aux razzias des Fulbé, elle est devenue canton, puis commune, c'est-à-dire l'unité administrative de contrôle de la population par l'État. Le village était composé de petits groupes de maisons rondes, forme d'habitat qui a disparu avec les regroupements le long des routes. Les bòdòè pratiquaient un culte des ancêtres, mais n'entretenaient pas de relations avec l'Organisateur du cosmos Gbàṣò, père du premier homme Wàntò, le héros des contes. Parmi les initiations masculines des bòdòè, on mentionnera le lábi, subi par tous les garçons, au cours duquel une « langue spéciale » était apprise. L'initiation féminine principale était le bànà, pendant lequel on excisait les jeunes filles.

2. Le groupe de locuteurs comprenait au minimum huit hommes. Aucune femme n'a participé à cette expérience, non plus qu'à celles de mes autres données recueillies autour d'une table dans mon aire personnelle de séjour au village. Les femmes n'ont pas l'habitude d'aller travailler pour le « Blanc », et je regrette de n'avoir pas suscité dans ce cas le concours de locutrices, car cela limite à la gent masculine la portée des conclusions sur les effets de l'enquête et le degré d'adaptation conceptuelle à une situation nouvelle. Pour le reste, les données recueillies antérieurement dans des contextes familiers aux locuteurs, notamment auprès de potières décorant les jarres sur leur lieu de travail, permettent d'étendre aux femmes l'analyse des conceptions proposée ici.

Les bodoé produisent traditionnellement des couleurs à partir d'ingrédients minéraux (kaolin, graphite, craie, etc.) et végétaux (écorces, bois rouge, jus de plante, etc.), pour divers usages (peinture corporelles, poterie, maisons, teinture de pagne, etc.) (Moñino, 2004). Mais comparés à d'autres sociétés d'Afrique Noire, les Gbáyá font un usage technique des couleurs assez modeste.

Le champ sémantique de la couleur en gbáyá

Il n'y a pas de terme spécifique gbáyá 'bòdòè qui puisse correspondre à la notion de « couleur ». On peut cependant traduire le mot français « couleur » par le terme générique nominal *dàp-* (motif, dessin, décor, couleur). Comme les noms de parties du corps, il est ordinairement déterminé par un autre nom ou substitut de nom, qui précise son sens :

(1) *dàp mò* – | chose « motif, dessin, décor, couleurs »
dàp té sàdî – | corps | animal « motifs du pelage » (agencement, couleurs)
dàp tè nisé – | corps | oiseau « motifs du plumage » (*id.*)
dàp tè wí – | corps | homme « tatouage corporel peint »
dàp té tè – | corps | arbre « motifs de l'écorce » (lignes, dessins)
dàp làà – | vêtement « motifs de tissus imprimés »
dàp túí – | pagne d'écorce « décor de pagne » (dessin, couleurs)
dàp dèrè – | natte « motifs tressés de natte » (dessins de trame)
dàp yórá-mò – | tracée | chose « dessin à la main ; écriture »
dàp túà – | maison « dessin mural »

De même que des noms de parties du corps utilisés sans déterminant acquièrent un sens restreint, dérivé du sens général mais non prédictible, par exemple *zù-* (partie supérieure, tête) > *zù* (rêve) ou *zàŋ-* (intérieur, ventre) > *zàŋ* (grossesse), *dàp* employé sans aucun déterminant, signifie exclusivement « tatouage corporel incisé » (permanent). Souvent *dàp-* peut renvoyer au seul aspect coloré d'une surface, et plus particulièrement à sa luminosité :

(2) *dàp nù ké hɛ né gbe nù zóŋ zóŋ*
Terre nous ici, essentiel vif terre très vif

Les usages présentés font pourtant ressortir que *dàp-* réfère tout autant, sinon en premier lieu, à l'agencement visible des motifs, avec ou sans contraste coloré, qu'ils soient naturels (taches et lignes de couleurs contrastées des paysages, des pelages, des arbres, etc.) ou artificiels (décor peints ou incisés, entrelacs tressés, dessins, écriture). Le terme englobe donc les « motifs » et les « couleurs », et peut être défini comme « l'aspect visuel³ des éléments d'une surface ou d'un objet », ce qui permet à l'œil de le distinguer, de le séparer des autres objets (figs 1a à 1g, en annexe).

3. Le terme *dàp-* n'implique aucune caractérisation de la surface à partir du sens du toucher.

Quelques termes de « couleurs » en gbáyá

Ainsi compris et délimité par la propre terminologie gbáyá, le champ sémantique de *dàp*- recouvre 60 termes (*dàp mò* « motifs et couleurs »), que l'on trouvera plus loin. Ne sont illustrés ici que quelques-uns d'entre eux (Moñino, 2004).

Trois verbes non motivés expriment un procès ou un état résultant d'un procès et marquent, non une teinte ou une couleur, mais des contrastes de luminosité. Ce sont :

*tu*⁴ être sombre, devenir sombre, foncer

gbé être vif, coloré, devenir vif, aviver

fey être clair non lumineux, devenir clair, éclaircir

(3) *Làà kó mé tuya*
 Vêtement de toi est sombre
 ton vêtement est foncé (état) ou - a foncé (par teinture)

Làà kó mé gbéá ;
 vêt. de toi est vif
 ton vêtement est vif, coloré, - est devenu vif (par teinture)

Làà kó mé feyá ;
 vêt. de toi est clair
 ton vêtement est clair mat, - a pâli (couleurs passées)

Ils ont des dérivés adjéctifs verbaux, respectivement *tu*'(sombre), *gbé* (vif) et *féná* (clair pâle, en développement et mat), et au troisième correspond de plus un adjetif⁵ sans rapport formel, *bú* (clair pur, abouti et lumineux) :

(4) *tú làà kó mé ; gbé làà kó mé* ;
 sombre vêt. de toi vif vêt. de toi
 ton vêtement sombre ; ton vêtement vif ;

*féná' làà kó mé ; bú làà kó m*é ;
 clair pâle... clair lumineux ...
 ton vêtement sale ; ton vêt. clair

(5) *Làà kó mé ñ nè tuya* ;
 Vêt. de toi existentiel avec sombre ;
 ton vêtement est sombre ;

Làà kó mé ñ nè gbéá ;
 Vêt. de toi existentiel avec vif ;
 ton vêtement est vif ;

4. Les formes nues des verbes sont représentées sans tons : ceux-ci, qui expriment des aspects ou des changements de catégorie, n'entrent pas dans l'identification des lexèmes verbaux.

5. La catégorie des adjetifs en gbáyá est constituée d'une douzaine d'items au maximum, tels *bú* (clair brillant) ou *mbé* (nouveau). Ils peuvent être nominalisés, comme d'ailleurs les adjetifs verbaux, par l'adjonction d'un suffixe -à : *búà* (le clair achevé), *feyáà* (le clair transitoire).

ȝ nè féyáà ; ȝ nè búà
 existentiel avec clair mat ; existentiel avec clair
 est sale ; est clair

Les exemples (3), (4) et (5) soulignent que si *tú* et *gbé* peuvent (et seulement peuvent) renvoyer sans jugement de valeur au champ de la luminosité qui est une des composantes de la couleur, les connotations « sale », « sali », « pâli » de *féy* sont bien difficiles à séparer d'une signification purement fondée sur une perception lumineuse, que l'on aurait tort de croire « basique ». L'opposition « clair pâle, mat » / « clair brillant » par laquelle nous avons glosé par commodité celle de *féyá* / *bú* se double pour les Gbáyá d'une opposition « clair en développement » (humide en voie de séchage par exemple) / « clair achevé » (sec, par exemple), éventuellement d'une autre « clair sale », « mauvais clair »/« clair net », « bon clair » :

(6) gèdà *féyá* *féyí*, ȝ dé búà kááí ná
 manioc est clair en devenir + HAB il fait clair achevé finir pas

(7) zúà *féyá* *kpúy* *kpúy* nè mbúù
 tête+sa devenir clair + ACC très clair avec cheveux blancs

(8) zúà ȝ nè búà *kpúy* *kpúy*
 tête+sa existentiel avec clair pur+nom. très clair
 sa tête est complètement chenue

(9) tè bém hɛ ȝ *féyá* ; mé *féyá*
 corps enfant ce être clair pâle + ACC tu être sale+ACC
 Le corps de cet enfant est sale ; tu es sale

On voit bien à quoi le modèle psycho-génétique réduirait tout ceci : le gbáyá serait dans ce cadre une langue de stade 2 à trois termes de couleur, « noir », « blanc » et « rouge ». Il y aurait bien un petit problème pour le choix de « blanc » (*féyá* ou *bú* ?), mais le premier serait sans doute éliminé à cause de ses connotations extracolorimétriques trop patentes, au profit de *bú*. Les Gbáyá eux-mêmes peuvent se prêter à cette réduction, lorsqu'à la question métalinguistique « Combien y a-t-il de familles de couleurs ? », ils répondent :

(10) nàm` kó dáp mò tààr: tú mò, gbé mò, bú mò
 famille de couleur chose trois sombre chose, vif chose, clair chose
 Il y a trois familles de couleurs : le sombre, le vif, le clair

Ce serait oublier que nos quatre formes de base non motivées peuvent dénoter des qualités de luminosité, mais en aucun cas des teintes, saturées ou non. Ce fait condamne déjà toute tentative de placer sur une même échelle les noms de couleur du français ou de l'anglais, dont le référent visuel est la teinte, et ceux du gbáyá ou du sara (Caprile, 1971), qui centrent le stimulus visuel sur les contrastes de lumière : « sombre » l'absorbe, « clair » la renvoie, « vif » la colore. Mais cette conception des perceptions visuelles comme référent

univoque, même recadrée en fonction de la luminosité, ne rend pas compte des oppositions sémiotiques de deux termes de base : le trait qui distingue *féyá* de *bú* est plus de type processif (« clair en développement » vs « clair achevé, pur ») que perceptuel (« clair mat » vs « clair brillant »), et peut s'accompagner d'un jugement de valeur (« mauvais clair » vs « bon clair »). Cette intrusion, dans la sémantique de la couleur, d'un paramètre totalement étranger aux stimuli visuels (le statut du procès), ne rentre certes pas dans le code de Berlin et Kay, mais c'est une caractéristique intrinsèque de la conception gbáyá de la luminosité. Le locuteur bodoé pense celle-ci comme changeante, et tout terme qui l'évoque contient une indication sur l'état du procès, en devenir ou achevé, transitoire ou permanent, ainsi que le montre cette réponse d'un locuteur à qui je demandais de m'expliquer la différence entre *féy* et *bú* :

(11) *yí-wár kó féy né mó dè búà, né mó nè kífí kífí;*
 chemin de êclair est pour faire clair pur, est chose qui changer + HAB
 Le chemin du blanchâtre, c'est d'aller vers le blanc

kèi tó «féyá mó kpúñ kpúñ» máná té kífí;
 quand+on dit clair chose très clair peut-être virtuel changer
 Quand on parle d'une chose blanchie très pâle ça peut changer

«bú mó kpúñ kpúñ», ?à bé kàà kífí bóná.
 clair chose très clair il peut alors+il changer encore+pas
 Une chose blanc très clair alors ça ne peut plus changer

L'orientation de *féy* est de tendre vers le clair pur *bú*, c'est une chose qui se transforme ; si l'on dit « une chose très claire (*féyá*) », elle va peut-être changer ; « une chose très claire (*bú*) », elle ne peut plus changer.

Certains locuteurs considèrent une quatrième famille de « couleurs », celle des *fàtàfútú mó* « vagues, imprécis, incertains ». Mais la plupart pensent que cette dernière fait partie des *bú mó*, encore qu'il existe des *fàtàfútú gbé mó* et des *fàtàfútú tý mó*.

Cela dit, les Gbáyá peuvent se prêter à une classification ne prenant en compte que les stimuli visuels, dans le cadre extrêmement singulier d'une enquête axée sur ce paramètre, dont la consigne était de classer 100 échantillons colorés par affinités comme ils le voulaient. Après un premier regroupement en 15 tas qu'ils ont nommés après coup par des gloses adjectivales, adverbo-adjectivales et nominales, et pour sept d'entre elles, des approximations du type « famille de... », ils les ont répartis en trois paquets selon une deuxième consigne plus directive, qui consistait à ne prendre en compte que les trois familles (« sombre », « vif » et « clair ») énoncées par eux dans une première phase de discussions sans stimuli visuels, en disposant les échantillons de chaque famille du plus typique au moins typique.

La famille des « sombres » *tý mó* regroupe ainsi les noirs, violets et bleus profonds, puis les bleus foncés et moyens, les verts foncés et moyens,

enfin les gris soutenus et kakis. Les « vifs » *gbé mò* réunissent, derrière les rouges, les orange, brun-rouge, mauves, orange clairs, lilas, beiges rosés et roses, les jaunes, vert-olive et bruns chauds. Dans les « clairs », les blancs sont suivis par les gris moyens, les roses et beiges clairs, les bleus, gris et verts clairs (fig. 2, en annexe)

Les locuteurs sont donc capables de se livrer à une tâche inédite (mais en éliminant le paramètre de statut du procès lumineux par la présentation d'échantillons artificiels fixes, j'avais l'impression de faire tirer des cartes forcées), et d'y jouer selon les règles du maître de cérémonie. Il est donc suffisant d'ajouter ici que la répartition des cartons colorés entre trois secteurs du spectre des couleurs et l'attribution d'une glose *gbáyá* à chacune de ces plages n'implique aucunement que la fonction des termes ainsi utilisés est en *gbáyá* de coder des zones focales fixes, aussi larges soient elles. Leur fonction est bien de coder des états ou des changements de luminosités, et très accessoirement, des teintes fixes. La conception *gbáyá*, qui s'oppose à celle de la réification des noms de couleurs selon laquelle « tout nom de couleur désigne une portion du spectre », est étonnamment proche des préoccupations de peintres comme Monet ou Renoir.

D'autre part, une soixantaine d'adverbes-adjectifs idéophoniques, exprimant un développement ou un état résultatif ou caractéristique, précisent la luminosité, la brillance, le caractère uni ou bariolé de la surface, ou son type de motifs. Les adverbes-adjectifs peuvent suivre un syntagme verbal (les verbes *tu*, *gbé* et *féy*, *zar* « briller », *tok* « percer, scintiller », *?ɔ* « être là », etc.) ou qualifier un nom par antéposition, comme les adjectifs et les adjectifs verbaux. Quelques uns peuvent préciser la lumière ou la couleur de tout type d'objets, mais la plupart ne s'appliquent qu'à quelques catégories d'objets.

Parmi eux, on signalera *bàm bòm*, défini comme *gbé mò* car il annonce le procès « devenir vif ». Mais l'échantillon vert mat a été classé dans les « sombres » en vertu du seul critère colorimétrique, alors que pour les *Gbáyá* ce stimulus appartient au « vif », parce que le paramètre principal est une luminosité qui annonce un procès de coloration : *bàm bòm ne mà mò nè fúdí gbéáà* « *bàm bòm* est une chose qui va commencer à devenir vive ». L'un des 15 tas d'échantillons a d'ailleurs été glosé *bàm bòm*, regroupant les roses et les lilas ! Les locuteurs appliquaient ici ce principe en le restreignant alors artificiellement au critère perceptif.

Tableau 1. Les termes de couleur (*dăp mò*) en gbáyá kara fòdòè

	tú mò (les sombres)	gbé mò (les vifs)	bú mò (les clairs)	mélanges
verbe	<i>tu</i>	être, devenir sombre	<i>gbé</i>	être, devenir vif
tú	<i>tu'</i>	sombre	<i>gbé</i>	vif
adjectif				<i>bú</i>
adv. augmentatif	<i>kpé́ jkpé́</i>	très sombre	<i>zónj zónj</i>	très vif
adv. intensif	<i>bòròdik</i>	noir d'encre	<i>ngémbé</i> <i>ngémbé</i>	rouge vif
adverbe	<i>ndíj ndíj</i>	noir sale (E-)	<i>Hájná hánjá</i>	rouge (qualité)
	<i>kári kári</i>	luisant de crasse (E-)	<i>yúngú</i> <i>yúngú</i>	vif abouti, brillant
	<i>mít mít</i>	noir uni, brillant (E+)	<i>zéé</i>	presque vif
	<i>bózózó</i>	sombre uni (E+)	<i>zárúwá</i>	en train de se colorer
	<i>bifíirj</i>	sombre kaki	<i>bám bóm</i>	qui va se colorer
	<i>bim bim</i>	devenu foncé (E-)	<i>ngbólòè</i>	vif pâle (qualité)
			<i>ngàdà</i> <i>=ngàdà</i>	devenu roux
			<i>dódloló</i>	roussi (E-)
			<i>zám zóm</i>	roux (qualité)
			<i>zòr gbózó</i>	assombri (brun)
				<i>kàtakùtù</i>
				gris (qualité)
				<i>hàkàhùkù</i>
				qui devient grisâtre
			<i>hàtâtâ</i>	cuvré sombre
	<i>zém zém</i>	sombre + points clairs	<i>zòmbòyòkò</i>	vif tacheté
adv. (brillance)	<i>bèdèy bèdèy</i>	bien brillant sombre	<i>zéngèlè</i>	brillant très vif
	<i>zènyèt zènyèt</i>	luisant sombre	<i>bézérè</i>	brillant vif
nom composé	<i>(tè-)sikindí</i>	bleu foncé	<i>tè-bòròndòè</i>	grenat
	<i>(tè-)bùllúum</i>	bleu	<i>tè-ngóngòé</i>	rouille
	<i>tè-kènà</i>	vert	<i>tè-tárá</i>	jaune vif
	<i>(tè-)tár-zé</i>	vert tendre	<i>tè-bùrè</i>	jaune verdâtre
	<i>tè-biò</i>	gris vert		

Les neuf derniers sont des noms composés (donc exclus des termes de base par Berlin et Kay) et s'appliquent surtout aux artefacts (vaisselle en plastique, tissus wax, etc.)

Il est pourtant une catégorie de termes de couleur gbáyá qui dénotent des teintes fixes du spectre des couleurs (mais pas forcément des zones focales saturées). Ces termes sont indépendants du contexte où ils apparaissent, et leur champ d'application n'est pas limité à certaines classes d'objets. Il s'agit de neuf noms composés (et motivés) avec l'élément *tè-* (corps, entité) ; d'une moindre fréquence que les verbes, les adjectifs et nombre d'adverbes, ils sont cependant courants et anciens, à deux exceptions près. Lors du test de présentation des échantillons colorés, ils sont apparus avec une bien plus grande fréquence qu'à l'ordinaire, ce qui était à prévoir puisque ce sont les termes répondant le mieux à l'isolement du paramètre colorimétrique (la glose en français est suivie entre parenthèse de la famille ou sous-famille à laquelle appartient le nom concerné) :

(12)

	mot à mot	glose	famille ou sous-famille
<i>(tè-)</i> síkíndí ⁶	corps- Indigofera sp.	bleu foncé	<i>ndíŋ ndíŋ</i>
<i>(tè-)</i> búlúm	corps-bleu de lessive	bleu	<i>tu'mò (sombre)</i>
<i>tè-kènà</i>	corps-pigeon vert	vert	<i>tu'mò (sombre)</i>
<i>(tè-)</i> jtír-zí	corps-crue- herbe	vert tendre	<i>bítítí</i>
<i>tè-biò</i>	corps- sylvicapre de Grimm	gris vert	<i>fàtàfútú tu'mò</i>
<i>tè-bòròndò</i>	corps-chéchia	grenat	<i>gbé mò zóŋ zóŋ</i>
<i>tè-ngóngòé</i>	corps-eau ferrugineuse	rouille	<i>zàrgbítí mò</i>
<i>tè-tárá</i>	corps- Anogeissus ⁷	jaune vif	<i>zàrúwá mò</i>
<i>tè-bùrè</i>	corps- <i>Psorospermum</i> ⁸	jaune verdâtre	<i>bàm bóm mò</i>

Les cinq premiers sont des « sombres », les quatre autres des « vifs », aucun n'est « clair ». La chéchia qui motive la couleur « grenat » est connue à travers les Fulbé depuis le début du 19^e siècle ; le bleu de lessive *búlúm* (du français

6. L'absence de modification tonale de *tè-* souligne qu'il s'agit de composés, non de syntagmes.

7. *Anogeissus leiocarpus* (Combrétacée), arbre de savane dont le bois et la sève sont jaune vif.

8. *Psorospermum febrifugum* (Hypéricacée), grand arbre de savane, à sève jaune-verdâtre.

« bleu ») est apparu dans les années 1920, ce qui date deux de ces noms. Les plus usités sont les deux verts et le jaune, dont voici quelques exemples d'usages :

(13) *Mà wáñá tè dúk hé té-kènà gá ; tè-kènà ñ kén kén*
quelques fruits arbre restent comme vert comme vert est là brillant
certains fruits sont couleur de pigeon le vert brille (car il contient du vif)

(14) *há tasi hɛ hám, wàn mɔ dúk hé tóz-zó*
donne assiette cette à+moi celle chose reste comme vert tendre
donne-moi l'assiette, celle qui est couleur d'herbe tendre

(15) *kà kònì hí tè tè-tárà, ká gbéá*
quand banane arrive corps jaune vif alors devenir vif + ACC
Quand la banane arrive à l'état de couleur jaune, alors elle est mûre

(16) *kòbó ndààkà dúk nè tè-tárà*
enveloppe cigarettes rester + INACC avec jaune vif
les paquets de cigarettes sont jaunes [marque « Brazza jaune »]

Les contextes d'emploi sont limités, apparaissant presque toujours dans une construction comparative (« X est comme + nominal de couleur »). Il est piquant de constater que les seuls termes qui attestent en gbáyá d'une préoccupation envers les zones focales du spectre des couleurs seraient impitoyablement rejettés des *basic color terms* par Berlin et Kay, parce qu'ils sont motivés. Pourtant, ces termes sont amenés à connaître un usage de plus en plus grand, dans le contexte des contacts chaque jour plus étendus avec un monde dont les nomenclatures sont fondées sur des longueurs d'ondes fixées, et qui introduit toujours plus de ces produits de l'industrie (notamment les tissus et la vaisselle en plastique) dont les teintes vives imposent partout une approche substantialiste de la couleur. Une telle conception n'est pas absente de la vision du monde des Gbáyá, mais sa place est marginale dans l'organisation sémantique que les termes de couleur non nominaux révèlent.

À ce sujet, notre monde occidental n'est pas si homogène qu'il y paraît : la série brun / blond / roux du français, par exemple, qui s'apparente au type « sombre / clair / coloré », témoignerait à travers le lexique qu'une prise en compte de la luminosité au détriment de la teinte fixe ne s'est pas limitée en France aux expériences de quelques peintres impressionnistes. Il est vrai que là encore, cette série serait exclue des *basic color terms* car son champ d'application est restreint (aux couleurs de peaux, de cheveux, de bières et de tabac). Mais la recherche de ce type d'universaux cognitifs nous paraît autrement plus fécond pour la compréhension des représentations des perceptions visuelles que les propositions théoriques de la psycho-génétique.

Nous terminerons cette promenade dans le monde coloré des Gbáyá en évoquant les connotations indissociables des trois verbes de base gbáyá, avec quelques illustrations pour chacun d'entre eux :

<i>tu</i>	être, devenir sombre	=	être mûr, mûrir (personnes)	> respecter (ex. 17, 18)
<i>fey</i>	être, devenir clair	=	être sale, salir (ex. 9)	> faire honte
<i>gbé</i>	être sale, salir	=	être, devenir coloré	> être mûr, mûrir (fruits)

L'adjectif *bú* « clair pur » n'a pas d'autre connotation, non plus qu'aucun des adverbes-adjectifs. Le sombre et le clair, par analogie avec le corps humain (la peau des bébés *gbáyá* est claire et fonce ensuite ; en revanche, la poussière et la saleté rendent le corps plus pâle), entraînent les sens, l'un d'accomplissement social de l'être humain, l'autre d'altération physique. On passe logiquement de là à une nouvelle opposition qui concerne des attitudes sociales face à la personne : respect ou irrespect.

Quant au vif, il est associé au mûrissement des fruits, dont l'effet visible est la coloration. Les deux sens sont imbriqués, au point que pendant le test d'identification des teintes, certains ont été chercher spontanément des tomates pas mûres et des mangues dans divers états pour les poser sur les cartons colorés, afin de comparer les nuances et de glosier les échantillons en fonction du mûrissement des fruits. Ce jeu sur les sens « mûrir » et « être vif » montre l'artificialité d'isoler le paramètre « lumière », dans une situation discursive où la consigne « quel mot *gbáyá* pourrait s'appliquer à cet échantillon ? » n'induisait pourtant pas une réponse par la tomate ! (fig. 3a, en annexe)

(17) *bòyò wó, mè tú wó !*
 fer oh tu + IMP mûris oh
 Oh fer, deviens adulte !

Dans la figure 3b, lorsque Le maître fondeur s'adresse comme à une personne à la loupe de fer qu'il a extraite la veille du fourneau de réduction).

tu, le respect

(18) *wàn kòmbò tú té kòmbò*
 maître forêt respecte corps forêt
 Le maître de la forêt respecte la forêt (proverbe)

fey, la honte

(19) *mé fèyám !*
 tu fais honte+ moi
 Tu me fais honte !

Le contexte : reproche parental à des enfants qui se conduisent mal. Un homme sans vergogne sera qualifié de *feyá béis* (irrespectueuse-personne).

gbɛ, le mûrissement

(20) *kà mangàró hí tè zón zón, ká gbèá*
 quand mangue arrive corps très vif alors est mûre
 quand la mangue atteint le stade du très coloré, alors elle est mûre

Les termes de couleur en créole de Palenque

San Basilio de Palenque est un village colombien d'environ 4000 résidents, situé à 60 km de Cartagena de Indias, un des trois grands ports négriers de l'Amérique espagnole, avec La Havane et Veracruz. Ses habitants sont des descendants de « nèg'marrons », ces hommes et femmes qui fuyaient l'esclavage et fondaient des villages libres fortifiés appelés *palenques*, entre 1529 et 1799. Celui qui porte le nom de San Basilio fut constitué vers 1680 dans les *Montes de María*, et obtint, après de dures luttes contre les colons et les Espagnols, sa liberté collective en 1713 par un accord entre ses leaders et l'évêque de Cartagena (Arrázola, 1970 ; Navarrete, 2008). Il a conservé nombre de traditions caraïbes, contrairement aux autres palenques de Colombie, qui se sont fondus dans le paysannat colombien après l'abolition de l'esclavage, en 1851. Parmi ces traditions, une des plus notables est l'existence d'une langue créole espagnole, appelée *lengua* tout court par ses locuteurs, par opposition au *cateyano* « castillan » qu'ils pratiquaient également dans une situation de diglossie généralisée aujourd'hui en perte de vitesse au profit de l'espagnol.

La genèse de ce créole est mal connue, car s'il est mentionné dès 1772 comme « langue secrète », les premiers textes en *lengua* datent du milieu du 20^e siècle (Escalante, 1954). Il a été depuis identifié comme créole et baptisé *palenquero* par De Granda (1968) et Bickerton et Escalante (1970), et abondamment décrit, essentiellement par des romanistes (Del Castillo Mathieu, 1982, 1984 ; Patiño Rosselli dans Friedemann et Patiño, 1983 ; Megenney, 1986 ; Schwegler, 1993, 1996, 1998, 1999, 2002, 2012 ; Lipski, 2005, 2012) et par un africaniste (Moñino, 1999, 2002a et b, 2007, 2010). De plus, des linguistes natifs de Palenque – mais pas toujours locuteurs du créole en L1 – ont commencé à produire des travaux de qualité sur leur propre langue (Casseres, 2005 ; Pérez Tejedor, 2004 ; Simarra *et al.*, 2008 ; Pérez Miranda, 2011 ; Simarra Reyes et Triviño Doval, 2012).

Si le vocabulaire de la *lengua* est dans sa presque totalité d'origine espagnole, ainsi qu'une grammaire restructurée à partir du parler populaire des colons du 18^e siècle, quelques mots sont d'origine portugaise. Mais le trait le plus marquant est que l'héritage linguistique africain est uniquement issu du kikoongo, langue bantoue du sous-groupe H10 de Guthrie (Schwegler, 2002 ; Maglia et Moñino, 2015), alors que la majorité des communautés noires des Amériques présentent des rétentions d'origine africaine très mélangées (congolaises, angolaises, togo-béninoises, nigérianes et sénégalo-maliennes). Les gens

de Palenque disent venir de la région du port négrier de Loango, au Congo, et de fait, une enquête génétique avec prélèvements d'ADN, menée conjointement par l'Institut de Génétique humaine de l'University College de Londres et moi-même, à Palenque et auprès de cinq peuples de la République du Congo, a pu déterminer que les fondateurs masculins de San Basilio étaient exclusivement originaires de l'intérieur du Congo, le Mayombe, à 150 km de Loango (Ansari Pour, Moñino *et al.*, 2016). (figs 4, 5 et 6, en annexe)

Les termes de couleur en créole de Palenque dénotent un compromis entre une vision traditionnelle congolaise fondée sur la lumière, que les gens de Palenque appliquent à la nature et une vision européenne centrée sur la teinte saturée, qu'ils réservent aux objets fabriqués, notamment par l'industrie (textiles, ustensiles en plastique, etc. Cette dernière vision se traduit par un lexique de neuf adjectifs de base, tous issus de l'espagnol : *blanko*, *negro*, *rrojo*, *amariyo*, *asú*, *bedde*, *morao*, *rrosa* et *grí*, respectivement « blanc, noir, rouge, jaune, bleu, vert, violet, rose, gris ». D'autres adjectifs comme *anaranjá* « orange » ou *pintón* « bariolé » sont également des termes de couleur mais ne sont pas de base, ils sont motivés. Les enfants et adolescents notamment sont très familiers des termes de teintes fixes, la scolarisation touchant à peu près toute la population des jeunes du village, qui compte deux écoles primaires et un collège : les crayons de couleurs et le dessin y sont très valorisés. (fig. 7, en annexe)

Mais la langue atteste également d'un autre système parallèle à trois adjectifs fabriqués à partir de l'espagnol, mais qui couvrent le champ dénotatif de trois termes de base kikoongo :

(21) *negrito* sombre, obscur qui correspond à *nóómbì* en kikoongo
 blankito clair qui correspond à *mpéémbì* en kikoongo
 rrojito vif, coloré qui correspond à *bééngà* en kikoongo

Voici des exemples d'emploi de ces trois termes

(22) *ese yuka tá bien negrito !*
 ce manioc est là bien sombre
 ce [champ de] manioc est bien vert ! (il s'agit de son feuillage, c'est laudatif)

(23) *sielo á tá blankito*
 ciel ACC être là clair
 le ciel est clair (bleu ou gris)

(24) *mango á tá rrojito*
 mangue ACC être là colorée
 la mangue est bien vive, colorée

De ces couleurs naturelles, on ne dira pratiquement jamais qu'elles sont respectivement *bedde* (les feuilles de manioc), *asú* / *grí* / *blanko* (ciel bleu, gris, blanc) ou *rrojo* / *bedde* / *anaranjá* « orange » (pour la mangue) (figs 8, 9 et 10, en annexe).

La mangue pourra aussi être qualifiée de *kolorá* (colorée) ou *maíro* (mûre), ces termes étant également courants mais pas équivalents. Signalons en passant

que *ombresito kolorá* (l'homme de couleur) ne désigne pas l'homme noir comme dans les langues européennes, mais bien l'homme blanc !

Aucun autre terme de couleur que les trois cités ne prend le suffixe *-ito*. En espagnol, c'est un suffixe purement évaluatif, qui ajoute un effet de sens mais ne modifie pas celui de l'item affecté. Il est glosé comme « diminutif, mais a toujours des connotations positives ou négatives : en espagnol de Colombie, *rojito*, *negrito* et *blanquito*, cela veut dire « un peu rouge, un peu noir, un peu blanc ; *mi negrita* (ma petite noire) est un appellatif affectueux, un *doctorcito* est un « sale petit docteur » ou un « qui se prétend docteur ». Mais en créole palenquero, ce morphème a été restructuré comme morphème lexicalisateur : aucun terme dérivé en *-ito* n'a le même sens que la base et tous doivent figurer dans un dictionnaire de la langue comme entrées séparées. Un *pammito*, ce n'est pas un « petit palmier », c'est un palmier spécifique, le plus grand en taille et en importance puisque ses palmes servent à aire la couverture du toit ; un *ombre-sito*, ce n'est pas un « petit homme », c'est le mot pour « étranger. L'intéressant ici est qu'avec un matériel lexical et morphologique entièrement espagnol, les locuteurs du créole ont inventé (ou réinventé, vu la part du substrat kikoongo en palenquero), une vision des couleurs axée sur la lumière. (Moñino et Ortiz, 1999 ; Moñino, 2012, p. 200).

Références

ANSARI-POUR Naser, MOÑINO Yves, DUQUE Constanza, GALLEGUO Natalia, BEDOYA Gabriel, THOMAS Mark G. et BRADMAN Neil, 2016, « Palenque de San Basilio in Colombia: genetic data support an oral history of a paternal ancestry in Congo » [en ligne], *Proceedings of the Royal Society B: Biological Sciences*, 283, 1827. Disponible sur : <https://royalsocietypublishing.org/doi/full/10.1098/rspb.2015.2980> [consulté le 22 avril 2022].

ARRÁZOLA Roberto, 1970, *Palenque, primer pueblo libre de América: historia de las sublevaciones de los esclavos negros de Cartagena*, Cartagena, Hernández.

BERLIN Brent et KAY Paul, 1969, *Basic color terms. Their universality and evolution*, Berkeley, University of California Press, 178 p.

BICKERTON Derek et ESCALANTE Aquilas, 1970, « Palenquero: A Spanish-based creole of Northern Colombia », *Lingua*, 24, p. 254-267.

CAPRILE Jean-Pierre, 1971, *La Dénomination des couleurs chez les Mbay de Moïssala : une ethnie Sara du sud du Tchad*, Paris, Société pour l'étude des langues africaines/CNRS, 66 p.

CÁSSERES ESTRADA Solmery, 2005, *Diccionario de la lengua afro palenquera - español*, Cartagena de Indias, Ediciones Pluma de Mompox.

CASTILLO MATHIEU Nicolas del, 1982, *Esclavos negros en Cartagena y sus aportes léxicos*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo.

CASTILLO MATHIEU Nicolas del, 1984, *El léxico negro-africano de San Basilio de Palenque*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo (Thesaurus), 80-169 p.

ESCALANTE Aquiles, 1954, *Notas sobre el Palenque de San Basilio, una comunidad negra de Colombia*, Barranquilla, Universidad del Atlántico.

FRIEDEMANN Nina S. de et PATIÑO ROSELLI Carlos, 1983, *Lengua y sociedad en el palenque de San Basilio*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo.

GADELII Karl Erland, ZRIBI-HERTZ Anne et MOÑINO Yves (dirs), 2007, « Les rôles du substrat dans les créoles et dans les langues secrètes : le cas du palenquero, créole espagnol de Colombie », dans *Grammaires créoles et grammaire comparative*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes (Sciences du langage), p. 49-72.

GRANDA Germán de, 1968, *La tipología criolla' de dos hablas del área lingüística hispánica*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo (Thesaurus), 193-205 p.

GUÉDOU Georges et CONINCKX Claude, 1986, « La domination des couleurs chez les Fon (Bénin) », *Journal des africanistes*, 56, 1, p. 67-85.

KAY Paul, 1975, « Synchronic variability and diachronic change in basic color terms », *Language in Society*, 4, 3, p. 257-270.

LIPSKI John, 2005, *A history of Afro-Hispanic language: five centuries, five continents*, Cambridge, Cambridge University Press.

LIPSKI John, 2012, « The « New Palenquero »: Revitalization and Re-Creolization » [en ligne], dans FILE-MURIEL Richard et OROZCO Rafael (dirs), *Colombian Varieties of Spanish*, Madrid, Iberoamericana Editorial Vervuert, p. 21-41. Disponible sur : <http://public.eblib.com/choice/PublicFullRecord.aspx?p=6326445> [consulté le 22 avril 2022].

MAGLIA Graciela et MOÑINO Yves, 2015, *Kondalo pa bibí mejó = Contarlo para vivir mejor: oratura y oralitura de San Basilio de Palenque (Colombia)*, Bogotá, Editorial Javeriana / Instituto Caro y Cuervo / Universidad del Ro-sario / CNRS.

MARTINET André, 1960, *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin (Collection Armand Colin), 224 p.

MEGENNEY William, 1986, *El palenquero: un lenguaje post-criollo de Colombia*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo.

MOÑINO Yves, 1999, « L'aspect en palenquero: une sémantaxe africaine », *Actances*, 10, p. 177-190.

MOÑINO Yves, 2002, « Les constructions génitives en palenquero : une sémantaxe euro-africaine », *Faits de langues*, 20, p. 187-206.

MOÑINO Yves, 2004, « Une autre conception des lumières. Sur les noms de couleur en gbaya » [en ligne], dans MOTTE-FLORAC Elisabeth et GUARISMA Gladys (dirs), *Du terrain au cognitif. Linguistique, Ethnolinguistique, Ethnosciences. À Jacqueline M.C. Thomas*, Leuven-Paris-Dudley, Peeters-Selaf, p. 241-265. Disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00288494> [consulté le 17 juin 2022].

MOÑINO Yves, 2010, « Le créole palenquero et son avenir », *Recherches Haïtiano-antillaises*, 7, p. 99-110.

MOÑINO Yves, 2012, « Pasado, presente y futuro de la lengua de Palenque », dans MAGLIA Graciela et SCHWEGLER Armin (dirs), *Palenque (Colombia): oralidad, identidad y resistencia*, Bogotá, Pontificia Universidad Javierana, Instituto Caro y Cuervo, p. 179-213.

MOÑINO Yves, s. d., « Expressions de l'identité et de l'altérité en Colombie », *Les Cahiers ALHIM*, 4, p. 85-91.

MOÑINO Yves et ORTIZ Carolina, 1999, « Réévaluation de deux procédés de morphologie évaluative en palenquero », dans *SiLexicales. Actes des Rencontres de morphologie*, Lille, p. 253-261.

MOÑINO Yves et SCHWEGLER Armin (dirs), 2002, *Palenque, Cartagena y Afro-Caribe: historia y lengua*, Tübingen, Niemeyer.

NAVARRETE PELÁEZ María Cristina, 2008, *San Basilio de Palenque : Memoria y tradición. Surgimiento y avatares de las gestas cimarronas en el Caribe colombiano*, Cali, Programa Editorial Universidad del Valle.

PÉREZ MIRANDA Bernardino, 2011, *Chitieno lengua ku ma kuendo: hablemos Palenquero a través del cuento*, Cartagena de Indias, Colombia, Ediciones Pluma de Mompox.

PÉREZ TEJEDOR Juana Pabla, 2004, *El criollo de Palenque de San Basilio: una visión estructural de su lengua*, Bogotá, Universidad de los Andes, Centro Colombiano de Estudios de Lenguas Aborígenes (Lenguas aborígenes de Colombia), 134 p.

SCHWEGLER Armin, 1993, « Rasgos (afro-)portugueses en el criollo del Palenque de San Basilio (Colombia) », dans DÍAZ ALAYÓN Carmen (dir.), *Homenaje a José Pérez Vidal*, La Laguna, Tenerife, Litografía A. Romero S. A., p. 667-696.

SCHWEGLER Armin, 1996, « *Chi ma nkongo* »: lengua y rito ancestrales en *El Palenque de San Basilio*, Frankfurt, Vervuert.

SCHWEGLER Armin, 1998, « Palenquero », dans PERL Mathias et SCHWEGLER Armin (dirs), *América negra : panorámica actual de los estudios lingüísticos sobre variedades criollas y afrohispanas*, Frankfurt / Madrid, Vervuert / Iberoamericana, p. 220-291.

SCHWEGLER Armin, 1999, « Monogenesis revisited : The Spanish perspective » [en ligne], dans RICKFORD John et ROMAINE Suzanne (dirs.), *Creole Genesis, Attitudes and Discourse: Studies celebrating Charlene J. Sato.*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, p. 235-262. Disponible sur : <http://www.myilibrary.com?id=216363> [consulté le 22 avril 2022].

SCHWEGLER Armin, 2002, « El vocabulario africano de Palenque (Colombia). Segunda parte : compendio alfabético de palabras (con etimologías) » [en ligne], dans MOÑINO Yves et SCHWEGLER Armin (dirs), *Palenque, Cartagena y Afro-Caribe: historia y lengua*, Tübingen, Niemeyer, p. 171-226. Disponible sur : <https://doi.org/10.1515/9783110960228> [consulté le 22 avril 2022].

SCHWEGLER Armin, 2012, « Sobre el origen africano de la lengua criolla de Palenque (Colombia) », dans MAGLIA Graciela et SCHWEGLER Armin (eds), *Palenque (Colombia): oralidad, identidad y resistencia. Un enfoque interdisciplinario*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo & Universidad Javeriana, p. 107-179.

SIMARRA OBESO Rutsely, MIRANDA REYES Regina et PÉREZ TEJEDOR Juana Pabla (dirs), 2008, *Lengua ri Palenge jende suto ta chitiá. Léxico de la lengua palen-querá*, Cartagena, Instituto de Educación e Investigación Manuel Zapata Olivella editores.

SIMARRA REYES Luis et TRIVIÑO DOVAL Álvaro Enrique (dirs), 2012, *Gramática de la lengua palenquera: introducción para principiantes. Gramátika ri luénga [sic] Palénque [sic]: pa ma lo ke tan komensá*, Cartagena de Indias (Colombia), Ministerio de Cultura / Corporación Ataole / Ediciones Pluma de Mompox.

THOMAS Jacqueline M.C., 1989, « Des noms et des couleurs », dans CALAME-GRIAULE Geneviève (dir.), *Graines de parole: puissance du verbe et traditions orales: textes offerts à Geneviève Calame-Griaule*, Paris, Editions du Centre national de la recherche scientifique, p. 373-394.

TORNAY Serge (dir.), 1978, *Voir & nommer les couleurs : résultats de recherches collectives*, Nanterre, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Université de Paris X, 680 p.

VIDAL Pierre, 1977, *Garçons et filles : le passage à l'âge d'homme chez les Gbaya Kara*, Thèse de doctorat, Nanterre [Paris], Labethno, Recherches oubanguiennes 4, Université de Paris X - Nanterre (Recherches oubanguiennes).

WALD Paul, 1978, « Clôture sémantique, universaux et terminologies de couleur », dans TORNAY Serge (dir.), *Voir & nommer les couleurs : résultats de recherches collectives*, Nanterre, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Université de Paris X, p. 121-138.

Annexes

Tableau 1. Stade d'évolution couleurs de Berlin et Kay

Stades	1	2	3	4	5	6	7
Termes de couleur de base	blanc	rouge	blert	blert	bleu	brun	violet
			ou	et	et		rose
	noir		jaune	jaune	vert		orange
Nombre de termes	2	3	4	5	6	7	11



Figure 1a. *dáp té zàmbéré* (motifs du pelage du guib harnaché)
(source : Amadou Bahleman Farid, Wikimédia, CC-BY-SA 4.0)

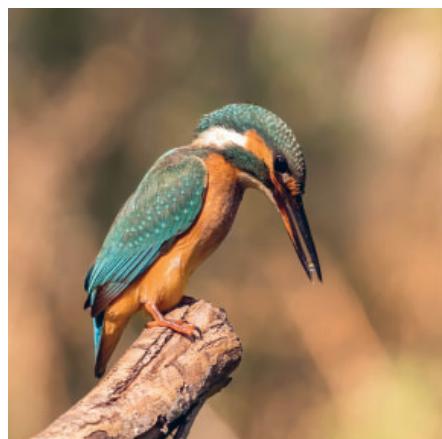


Figure 1b. *dáp tè héí-kjá-gàñà* (motifs du plumage du martin-pêcheur)
(Source : Sharp Photography, CC BY-SA 4.0)



Figure 1c. *dàp tè wí* (peinture corporelle au kaolin, source : Yves Moñino)



Figure 1d. *dàp té tè* (motifs d'écorce, source : Yves Moñino)



Figure 1e. *dáp làà* (motifs de tissus imprimés, source : Yves Moñino)



Figure 1f. *dáp dèrè* (motifs tressés de natte, source : Yves Moñino)



Figure 1g. *dăp tùà* (dessin mural, source : Yves Moñino)



Figure 2. Répartition des trois paquets de couleurs (source : Yves Moñino)



Figure 3a. La vérité *via* la tomate apportée ! (source : Yves Moñino)

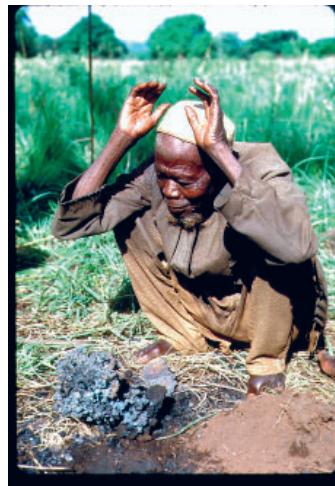


Figure 3b. Le maître fondeur s'adresse comme à une personne à la loupe de fer qu'il a extraite la veille du fourneau de réduction (source : Yves Moñino)

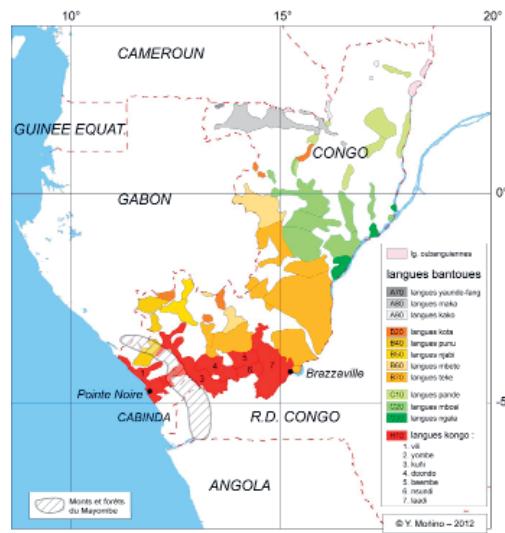


Figure 4. Langues du Congo et massif du Mayombe (source : Yves Moñino)

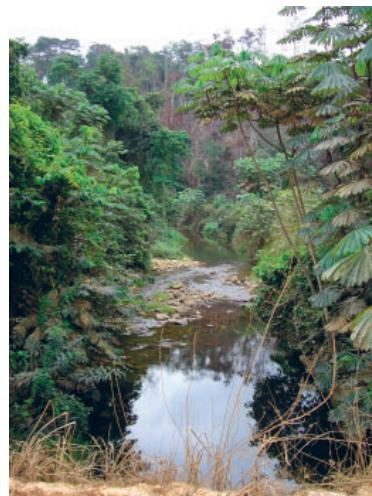


Figure 5. Forêt du Mayombe (source : Yves Moñino)



Figure 6. Palenque en Colombie et dans la région de Cartagena de Indias) (sources : Yves Moñino et Jeanne Zerner [à gauche], Open Street Map [à droite])



Figure 7. Dessin illustrant un conte (source : Yves Moñino)



Figure 8. Manioc (source : Yves Moñino)



Figure 9. Paysage ciel clair (source : Yves Moñino)



Figure 10. Mangue (source : Yves Moñino)